

CHAMP LACANIEN

Colette Soler

Enjeu

Question : pourquoi Lacan a-t-il attendu les années 70 pour introduire le concept de Champ lacanien ? Ce délai suffit, connaissant la rigueur de sa démarche, pour conclure que ce Champ lacanien ne se réduit pas, comme on semble le supposer parfois, aux dites « connexions » avec les pratiques et les sciences affines introduites dès 1964. Autrement dit, je postule que, pour qui veut bien lire, il y a plus sur ce point dans le Séminaire *L'envers de la psychanalyse* et dans ce qui suit que dans *l'Acte de fondation* et ses deux dernières sections.

Le concept de Champ lacanien est solidaire de celui de discours, introduit la même année, 1970. Avec ce terme, Lacan a complété sa série, ajoutant à la fonction et au champ de la parole et du langage l'ordre des discours. Quel était l'enjeu de cet apport, produit dans une conjoncture qui n'est pas indifférente, celle des suites immédiates des effervescences de mai 68 ?

Il est clair qu'en nommant discours la régulation, ou plus exactement les régulations, au pluriel, car il y en a plus d'une, qui ordonnent les liens sociaux, Lacan sortait du cercle restreint de la cure individuelle, et s'affrontait à la question du collectif. Mais du même coup, et de façon beaucoup plus inaperçue, c'est toute la question de la portée du langage qui se trouve posée à nouveau. Au-delà encore, la conception de l'inconscient en est infléchie et de façon telle qu'il lui faudra ensuite repenser à grands frais, avec le nœud borroméen, le problème de l'articulation entre les trois consistances, imaginaire, symbolique, réel.

L'inconscient, collectif ?

Je commence par la première question, celle du joint entre le sujet individuel et le monde où il s'inscrit. En fait, elle n'était pas neuve. Elle a même été posée très tôt dans la psychanalyse, et d'abord avec le débat, encore récurrent, sur l'inconscient collectif. Jung a certes échoué contre Freud dans son effort pour déconnecter l'inconscient du sexe. Sur ce point, le temps ne lui a pas donné raison, et il n'est plus guère de psychanalyste qui conteste

cette jonction intrinsèque. Par contre, son idée d'un inconscient collectif demeure bien comme une tentation conceptuelle toujours latente dans la discipline.

La notion est inappropriée, et bien incapable de rendre raison de la pratique qui déchiffre chaque inconscient comme irrémédiablement singulier. Elle pose cependant un vrai problème : comment l'inconscient, qui est à la fois le plus intime et le plus ignoré en chacun, comment cet inconscient est-il lié à l'état de la civilisation ? Or, on ne peut douter qu'il le soit, dès lors que les symptômes qui affectent les sujets évoluent dans le temps, selon la culture où ils apparaissent.

La première découverte de la psychanalyse est certes celle de l'inconscient comme fauteur de symptômes, et plus généralement d'une gamme de formations bizarres qui vont du rêve à toute une série de dysfonctionnements plus ou moins ponctuels de la conduite ou de la pensée, acte manqué, oubli, fausse réminiscence, etc. Cependant tous ces produits de l'inconscient que Freud nous a appris à déchiffrer — comme un langage, donc — ont aussi leur l'h(y)storicité, à écrire avec un "y", selon la graphie de Lacan qui équivoque entre histoire et hystérie. Effectivement, les hystériques d'aujourd'hui, n'ont pas le même visage que celles du temps de Freud, au point que certains s'imaginent que le siècle a eu raison de l'hystérie. Où sont donc, en effet, les grandes crises dont se régalaient Charcot, ces paralysies défiant l'anatomie, ces schizes de la conscience chères à Janet, etc. ? Ce simple fait donne évidemment à penser que la causalité inconsciente n'est pas disjointe des conjonctures de la culture et il exige une explication que la vague notion d'inconscient collectif ne fournit pas, car elle ne fait pas plus que repousser la question. Nous pouvons ici resituer la logique des deux démarches de Freud et de Lacan, car tous deux ont cherché à penser ce joint.

Demandons-nous ce que Freud a formulé de plus convaincant, concernant la question de savoir comment le collectif en vient à inscrire sa marque dans l'intimité du sujet. Pour le dire le façon synthétique, en sacrifiant donc les nuances toujours requises en matière de doctrine freudienne, et sans nous contenter de son recours à l'héritage phylogénétique, pas plus efficient que l'inconscient collectif, on peut isoler sa réponse : c'est par le biais de l'idéal du moi, *Ideal Ich*, engendré par l'introjection des valeurs transmises, et directement en jeu dans l'opération du refoulement des pulsions condamnées, que l'inconscient de chacun n'est pas sans être fonction du discours général. La notion de psycho-névrose de défense, avec ce qu'elle véhiculait d'un conflit intérieur, entre d'un côté pulsions et désirs, de l'autre normes et valeurs, impliquait dès l'origine le joint entre névrose et société, joint que Freud n'a jamais cessé de repenser jusqu'à son *Malaise dans la civilisation* en passant par les grands textes des années vingt, "Psychologie collective et analyse du moi", et "Le moi et le ça".

Pour Lacan, la solution passe évidemment par le langage, mais elle s'est construite en plusieurs étapes. Avec son retour à Freud, il n'a pas fait plus au départ que de reconnaître la nature langagière de l'inconscient freudien. Et que serait-il d'autre que langage, dès lors qu'il se déchiffre ? Il a reconnu dans ce que Freud désignait comme "travail" de l'inconscient les mécanismes qui se retrouvent aussi bien dans le mot d'esprit que dans la poésie, à ceci près que l'inconscient travaille tout seul — et c'est là, en fait, bien plus que le sexe, le vrai scandale de la découverte freudienne : cette "extimité" intranquille et incommode qui taraude le sujet.

Ce premier pas impliquait une suite : reconnaître dans l'inconscient freudien lui-même, un effet de langage. C'est un tout autre pas, distinct quoique connexe, et qui postule l'efficacité du langage sur le réel. La thèse lacanienne par excellence, ce n'est pas que l'inconscient soit langage, car ce n'est là que la reformulation de la pratique freudienne. L'hypothèse, qu'il met au compte non de la linguistique, mais de la "linguisterie", va bien au-delà, et on n'en a peut-être pas encore pris la mesure. Elle pose que le langage, comme ordre propre à l'humain, s'inscrit dans le réel et le transforme. Pas moyen, dans la psychanalyse, de comprendre le lien de l'inconscient qui se déchiffre dans ses diverses formations avec la constance du symptôme, les répétitions de la conduite, les compulsions du désir, sans reconnaître que le langage, bien loin d'être simplement, comme on se l'imagine volontiers, un moyen d'expression ou de communication, est prioritairement un opérateur qui métamorphose le réel.

L'hypothèse lacanienne

L'effet sujet

Cette hypothèse élaborée pour rendre compte du sujet de la psychanalyse, est formulée comme telle en 1973 dans le Séminaire *Encore*, mais elle était présente dès la définition du sujet, comme effet de la demande. Etre accueilli dans la dimension du langage, la "dimension", comme l'écrit Lacan, devenir cet être parlant que devient tout enfant, sauf le petit autiste peut-être, entrer dans l'habitat du verbe qui me précède et m'enveloppe tout en me pressant de tous ses *a priori*, ne consiste pas simplement à acquérir l'instrument supplémentaire qui manque aux mammifères supérieurs. Cette entrée dans le langage est beaucoup plus : une sortie du "naturel". Naturel que l'on ne fait d'ailleurs qu'imaginer, que l'on suppose être le propre de l'animal, la vertu perdue de la vie originaire, le prix payé pour l'humanisation... dénaturante — qu'aucun enfant loup jamais ne rattrape.

Car le réel à transformer c'est d'abord celui du petit d'homme comme vivant. Je cite le b a ba : "Il faut qu'au besoin (...) s'ajoute la demande pour que le sujet (avant toute structure cognitive) fasse son entrée dans le réel, cependant que le besoin devient pulsion, pour autant que sa réalité s'oblitére en devenant symbole d'une satisfaction d'amour"¹. On voit le paradoxe de cet effet premier du passage par la demande : articulée en langage, celle-ci produit originairement le sujet comme être social, lié à l'Autre qui lui parle (l'inconscient, n'est pas collectif, mais pas sans le lien de langage), mais du même mouvement, transformant les rythmes cycliques du besoin vital, elle génère les pulsions avec leur dissidence, leur morcellement, et leur exigences inextinguibles, très tôt mises à jour par Freud. Faire ainsi du vivant un sujet, c'est produire cette perte de vie, ce manque à être — l'a-t-on assez répété ! — qui font de l'insatisfaction le composant premier du psychisme, où se ressource à l'infini et les entreprises du désir et l'insatiable de l'amour.

Tel était le premier pas de la démonstration. En 1973, Lacan révoque l'effet de langage : "Mon hypothèse, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet du signifiant (...)"². C'est la même thèse apparemment, et aussi une autre, car l'accent s'est déplacé de l'évidement subjectif que produit le langage sur le sujet qu'il représente vers l'économie de ce qu'il laisse de jouissance à l'être parlant. D'où le terme de "parlêtre" que Lacan finit par substituer à celui de sujet pour dire que l'opérateur langage, via la parole, touche à la substance jouissante du corps, pas seulement pour la négativer, mais pour la réguler, voire pour la positiver autrement. D'où, encore, un déplacement du symbolique vers le réel de la définition même de l'inconscient.

Le langage passé dans le réel

Entre temps, cependant, il a généralisé l'hypothèse : ce n'est pas seulement le sujet individuel, c'est toute notre réalité, "aux cinq sens près", qui est pétrie de langage. La chose devrait sauter aux yeux quand il s'agit de la réalité dite sociale, de la politique, de l'éducation, du couple, autrement dit de la régulation des liens entre les citoyens, les générations, ou les êtres pris comme sexués. Elle n'est pas moins effective pourtant au niveau le plus matériel, celui par exemple de tous les objets que la science a mis au jour, qui subvertissent la nature originaire elle-même et qui désormais instrumentent, et parfois menacent, nos vies... civilisées.

¹ Jacques Lacan, *Ecrits*, éd. du Seuil, 1966, "Remarques sur le rapport de Daniel Lagache", rédigé en 1960, p. 654.

² Jacques Lacan, *Encore*, éd. du Seuil, Paris 1973, p.

La psychanalyse s'est avérée porteuse de cet "subversion du sujet" dont Lacan nous a d'abord entretenus et que Freud a anticipé sous le nom de castration, le champ de la vérité freudienne se confondant avec la pratique analytique elle-même, quoiqu'il faille y ajouter ce qu'elle suppose de doctrine qui l'oriente et la rende pensable. Le champ lacanien, suppose, certes, le champ freudien comme son préalable, mais il porte au-delà de la seule considération du sujet individuel. Il le fait, en 1970, moyennant le concept de "discours", qui, soit dit en passant, rend inutile l'invocation d'un inconscient collectif autant que d'une possible transmission phylogénétique. Ce qu'il avait d'abord évoqué comme "les moutonnantes agrégations de l'Eros du symbole", pour marquer combien les liens de la libido passent par ceux des signifiants, Lacan l'achève avec cette notion de discours, à définir comme un ordre de langage inscrit dans le réel, et qui conditionne tout ce qui peut s'y articuler de parole.

Disons-le donc : ce n'est pas le sujet qui est structuré par le collectif, c'est plutôt le collectif, qui, comme le sujet, est structuré par le langage. D'où la pertinence du terme de discours pour désigner les modalités des divers liens sociaux. Telle est la généralisation de l'hypothèse de l'effet de langage : il n'y a de liens réglés et vivables des corps, — puisqu'il ne s'agit plus seulement des sujets — que par l'ordre du langage. On peut donc dire, si on veut, que le champ lacanien n'est rien d'autre que celui de l'efficience du langage en général, mais à condition de ne pas confondre le langage avec le seul bla bla et d'ajouter : du langage passé dans le réel, ce qui, du coup, est tout autre chose. De là on voit que le champ freudien apparaît comme un cas particulier, je pourrais presque dire une restriction, du champ lacanien, et que l'inconscient, effet de langage, se généralise dans la thèse de la civilisation, effet de langage. Par l'instrument du langage, comme dit Lacan, de la seule relation structurale entre ses termes, un certain nombre de relations fondamentales, stables, sont déjà là, qui fixent le cadre et donc les limites et l'interprétation de toute conduite : "Le discours structure le monde réel"³.

Oubli de la thèse

Le rappel de ces thèses est loin d'être périphérique, au moment où nous mettons le champ lacanien à notre programme. Lacan a pu dire que c'est seulement quand la psychanalyse aurait rendu ses armes devant les impasses croissantes de la civilisation, que seraient reprises les indications de ses *Ecrits*. Autant dire qu'il ne limitait pas la portée de son hypothèse à la seule clinique analytique, et qu'il visait bien au-delà du champ freudien. Si

³ Jacques Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, éd. du Seuil, 1991, p. 17.

nous voulons donc lui donner quelque avenir, à cette hypothèse lacanienne, demandons-nous quel a été et quel est actuellement son succès.

Il faut bien le dire, les lacaniens, qui ne sont pas peu heureusement, restent seuls à soutenir cette conception. Lacan lui-même fut seul. La chose ne lui a pas échappé d'ailleurs et il notait dans "La troisième" combien les anglo-saxons, il parlait des psychanalystes, ne peuvent pas imaginer que le langage ait des effets, et que les pulsions en portent la marque. Pas une autre voix, en effet, que celle de Lacan ne s'est élevée pour dire que le langage est beaucoup plus qu'un simple outil : un opérateur constituant du parlêtre et de son monde. Je devrais plutôt dire de ses mondes.

Quant à ceux qui se disent lacaniens, à supposer qu'ils aient pris la mesure de l'hypothèse — ce qui est peu probable pour l'ensemble —, soit ils la tiennent apparemment pour tellement acquise, et de façon si globale, qu'ils se dispensent d'en débattre et de la mettre à l'épreuve, la réduisant ainsi à une piètre fonction de ralliement sectaire ; soit, dans le meilleur des cas, ils la prennent en compte, mais ils en limitent la portée à la seule clinique analytique, si peu démonstrative pour qui n'y a pas accès par l'expérience ; soit, enfin, et c'est fréquent, ils en méconnaissent tout ce qui déborde la simple fonction de la parole, c'est-à-dire l'essentiel. Ainsi laissent-ils, en fait, sans réplique, les présupposés contraires venus de la contagion de la science, et qui prétendent résorber la dimension du sujet dans les fonctionnalités du corps, neurologiques, génétiques ou autres.

Résultat : l'expansion des pratiques qui se réclament de la psychanalyse ne réduit pas, depuis quelque cinquante ans, l'extraterritorialité de la discipline. "Extraterritorialité", c'est le terme que Lacan a utilisé dès 1956, et qu'il a repris en 1967, pour déplorer le statut de la doctrine analytique dans la culture, à savoir son ex-sistence reconnue, admise, mais au prix d'une marginalisation théorique certaine, faite d'un mélange de respect et d'indifférence qui la laisse, en fait, hors débat, cloisonnée, et sans prise sur le discours contemporain. L'autre nom de cette extraterritorialité, c'est celui de... ségrégation.

Les psychanalystes, même s'ils s'expliquent mal, n'en sont probablement pas seuls responsables, contrairement à ce que semblait supposer Lacan, car leur discipline elle-même n'échappe pas à la montée généralisée des procès de ségrégation qui caractérisent notre temps. Cette montée a sa logique : elle répond au procès corrélatif de la dite globalisation, le discours triomphant du marché unique reléguant toutes les différences, de quelque ordre qu'elles soient, dans des espaces réservés. Nous sommes à l'époque des *lobbies*, des grands rassemblements, (Woodstock ou Rome), des réserves naturelles ou pas et des sectes, ce n'est

que trop évident. Faut-il en prendre son parti, ne tabler alors que sur le nombre et l'effet de transfert qu'il porte, croître et se multiplier pour peser dans le réel ?

L'extension galopante et méthodique de l'orientation lacanienne n'a peut-être pas d'autre sens. Pragmatisme... Mais que devient alors, "l'expansion de l'acte" que Lacan, à la même date de 1967, disait viser, et qui est tout autre chose que la multiplication des lacaniens autoproclamés ? Il ne suffit sûrement pas de répondre que c'est l'Ecole qui doit parer à cette nécessité là, car l'école ne sera Ecole de psychanalyse que si nous parvenons à déjouer l'alternative : ou le ghetto sectaire de la langue unienne, ou la dilution dans l'idéologie de la psychologie assistantielle, voire les deux à la fois, paradoxalement. A cet égard, et quoique de façon indirecte, le développement conceptuel du champ lacanien est aussi la condition de l'Ecole, condition discursive évidemment.

Je reviens donc au champ lacanien.

Quelle praxis ?

Je repars de l'homologie entre le sujet et le collectif. Du sujet comme effet de langage dans le réel, il s'ensuit que l'inconscient est interprétable : ce qui est perdu par l'effet d'évidement du langage sur la jouissance, celle que Freud ne peut éviter d'évoquer comme première et mythique expérience de satisfaction, ce qui est perdu, donc, du fait d'être parlant, sujet au manque et à la mort, se cherche et se compense métonymiquement dans le langage même, s'offrant à l'interprétation — par quoi Freud a commencé. Je souligne ici le fait que le champ freudien, comme tout champ, circonscrit la possibilité d'une pratique : celle de l'interprétation freudienne qui cible la vérité de jouissance d'un sujet, en termes de savoir.

Quelle est donc la pratique, s'il y en a une, qui définirait le champ lacanien ? Est-ce l'interprétation de la civilisation ? Et si oui, laquelle ? S'agit-il de porter l'interprétation freudienne hors des limites de la cure ? Si on répond positivement, ne serait-ce pas alors le retour à la psychanalyse appliquée, dont Lacan a toujours fait le procès et qui aujourd'hui prend les dimensions d'un ravalement généralisé vers l'interprétation journalistique à tout va, qui se passe bien des psychanalystes pour faire rage dans les médias. Si Lacan a pensé construire un champ lacanien ce n'était sûrement pas pour généraliser une interprétation à la monsieur Jourdain, qui voyant partout, et sans risque d'erreur, d'ailleurs, la prose de la jouissance, ne connaîtrait qu'un seul soupçon à tout faire : vous jouissez ! Pas non plus, j'imagine, pour déplorer les nouveaux symptômes du temps et leurs pieds de nez à nos vieilles humanités perdues, comme le font si souvent les analystes actuels. Cette antienne est partout,

du premier bistrot venu jusqu'aux comités d'éthique. Faut-il que la psychanalyse y aille aussi de sa chansonnette ?

Freud, interprète de la civilisation

Je reviens d'abord, pas à pas, à nos grands exemples. Freud a-t-il interprété la civilisation ? Je crois nécessaire de distinguer sur ce point, ce qu'il fait des œuvres de la culture, et ce qu'il formule quant aux arrangements de la société. Quand il s'agit de l'art, chaque fois qu'il prétend interpréter un sujet par son œuvre, il fait certainement de la psychanalyse appliquée, celle-là même que Lacan récuse, et qui le conduit à traiter les œuvres comme de simples formations de l'inconscient. Mais lorsqu'il parle des masses, de la guerre, du malaise, n'est-ce pas tout autre chose ?

"Psychologie collective et analyse du moi" ne relève pas de l'interprétation au sens strict. Freud s'y interroge sur ce qui fonde les liens libidinaux, en tant qu'ils réussissent à limiter la tendance au repli sur l'amour et la jouissance narcissique de soi. Pour répondre à la question, il fait apparaître une homologie qui met en série le rapport au chef, l'hypnose, l'amour, et notamment l'amour de transfert. Il s'agit donc, en fait, de la construction d'une structure commune à des phénomènes apparemment hétérogènes, et où se révèle, en résumé, que la masse, loin d'être un "fait social" original et originaire, n'est que l'addition de faits subjectifs individuels mais identiques : ceux de l'amour de chacun pour le signifiant Un, le signifiant de l'idéal que viennent à supporter le leader, l'hypnotiseur, et l'analyste lui-même selon Freud.

Parlant de la guerre, il en cherche également le ressort, et pense le trouver dans l'économie des pulsions, telles qu'elles se sont révélées à la psychanalyse au niveau du sujet. Là encore, rien ne clive le collectif et l'individu, et c'est plutôt celui-ci qui lui paraît rendre raison de celui-là.

Le *Malaise dans la civilisation* introduit cependant une autre perspective. Là, il est certain que Freud interprète la civilisation. Il l'interroge, comme il le ferait pour le sujet en analyse, sur ce qu'elle veut. Il cherche à produire la formule de son exigence, pour ne pas dire de son désir, débouchant finalement sur un énoncé très simple : la civilisation veut du sacrifice, et elle en demande trop. Du sujet moderne, elle exige un excès de renoncement quant à la satisfaction directe des pulsions. Instigatrice dès lors d'un refoulement toujours plus renforcé, gardienne des défenses, elle l'oblige à "vivre au dessus de ses moyens éthiques", dit Freud, avec pour contrepartie la multiplication des symptômes de la névrose, qui objectent aux sacrifices exigés.

Sur ce point, l'interprétation lacanienne est tout autre apparemment. Je dis apparemment, car les élaborations de Lacan sont beaucoup plus polymorphes que celles de Freud et il faudra nuancer. J'y reviendrai. Mais il y en a au moins une, de ses interprétations, qui s'écarte de Freud, et de toute la distance qui sépare leur conception respective du surmoi : la civilisation moderne, porte moins la défense, si on en croit Lacan, que l'ordre sardonique de jouissance qui définit le surmoi. Deux interprétations donc, et antinomiques apparemment. Comment arranger cela ? Est-ce l'interprétation qui est prise dans un autre sens, est-ce la civilisation, que bouleverserait une nouvelle subversion... sexuelle, cette fois ?

Il est certain qu'un lien secret raccorde l'ordre social et l'interprétation analytique. Il faut, en effet, que la jouissance soit normée et qu'une part en soit interdite, rejetée, pour que l'interprétation s'emploie à en débusquer les écarts et les formes clandestines, dérobées en court-circuit sur la prescription ou la défense. Si la prohibition règne, le sujet se fera pécheur et déplorera les "boni" de jouissance impossible à juguler. Mais si la voix dit : jouis, alors c'est l'impuissance à y arriver qui répondra, et l'impératif se fera d'autant plus féroce que le sujet jamais ne rejoint la jouissance sans faille dont il croit rêver. Pas moyen de se retrouver dans les contradictions apparentes sans distinguer l'effet de langage et l'ordre de langage qu'est tout discours.

D'effet de langage dans le réel, il n'y en a qu'un, à proprement parler : la perte constituante du sujet, avec son corrélat de manque à jouir, que Freud a nommé castration et que Lacan fait culminer avec la fameuse formule : "il n'y a pas de rapport sexuel". Par contre, des ordres de langage, il y en a plusieurs, qui sont aussi bien des ordres de jouissance, de la jouissance en reste, si je puis dire. "Il n'y a de discours, que de la jouissance", dit Lacan dans son *Séminaire L'envers de la psychanalyse*, et c'est vrai même du discours analytique. Impossible dès lors d'interpréter *La civilisation* avec une majuscule. Il faudra en rabattre, et se rabattre vers d'éventuelles interprétations, pluriel donc, de tel ou tel discours.

Interpréter les discours ?

Mais, d'où pourrait s'interpréter un discours ? D'où peut-on saisir ce qui caractérise ses arrangements spécifiques de jouissance ? Là surgit une difficulté : le discours prête à confusion avec l'universel, car les stases de la jouissance qu'il programme s'aperçoivent mal pour qui est pris dans ses rets. Il fabrique ce tenant-lieu du tout, du tout homme, qu'est le "on", le on de l'omnitude et dissimule donc, de fait, sa radicale contingence. Par contre, ce qui apparaît plus aisément au sein d'un discours, c'est l'impossibilité de faire rentrer toute la jouissance dans les formes produites par le langage. Les symptômes et les diverses déviations

révèlent, en effet, des jouissances divergentes, rebelles aux régulations communes. Le discours s'en tient généralement quitte en les traitant comme des anomalies, qu'il confie à la médecine ou à la police, mais ces écarts n'en manifestent pas moins, pour reprendre les termes de Lacan, "la barrière" qui sépare la jouissance produite, donc prescrite, et la vérité de la jouissance. Quoi qu'il en soit, le propre d'un discours, c'est de méconnaître la jouissance qu'il ordonne — équivoque — et de confondre son bâti avec la réalité même, laquelle prête d'ailleurs à confusion avec le réel. Qu'il s'agisse du rapport au corps propre, des liens entre hommes et femmes, de l'ordre des générations, de la naissance et de la sépulture — il fait prendre l'assise des habitudes pratiques et mentales auxquelles il préside pour un ordre de nature. D'où l'antipathie entre les discours, et même, si on en croit Lacan, "le racisme des discours en action".

Conséquence : un discours ne s'interprète que du dehors. De même qu'il n'y a pas, pour le sujet, d'auto-analyse, autrement dit pas d'auto-interprétation de sa propre jouissance, de même, il faut sortir du cadre constitué par un discours pour que se révèle quelque chose de la jouissance qu'il véhiculait. Le refoulement freudien, qui fait méconnaître à chacun les traits où se fixe sa jouissance, est, au niveau du sujet, l'homologue de ce qu'est, dans le discours, le langage passé dans le réel des relations entre les parlêtres. L'interprétation ne peut donc surgir que d'ailleurs, soit d'un autre discours. Relativité des interprétations, qui se fondent d'un autre discours en exercice. De là peut-être une possible querelle des interprétations.

Les formules de Lacan, disant qu'à chaque changement de discours, quelque chose du discours analytique émerge, s'éclairent de là : dans le passage à un autre discours, passage qui est toujours un changement dans l'arrimage des jouissances, un effet d'interprétation surgit, qui fait apparaître, un instant, ce que le cadre du discours précédent scellait. D'où, pour un temps au moins, l'illusion d'un nouveau supposé savoir et l'amour qui va avec. Une pratique possible du champ lacanien, sera-t-elle alors éclairage porté sur le ou les faits sociaux actuels à partir de la pratique lacanienne ? Pourquoi pas, mais à condition que ce soit éclairage en acte, toujours à recommencer, émergeant d'un discours analytique authentiquement en exercice. Faute de quoi, ce ne serait rien d'autre que jaspinage sur l'état de notre monde, et cette retombée dans l'ornière journalistique que j'évoquais précédemment.

Encore faudrait-il d'ailleurs préciser le contenu possible à donner à cette expression, pratique lacanienne, dans son écart à la pratique freudienne. J'ai dit déjà qu'elle se fondait sur la généralisation de l'hypothèse du langage comme opérateur dans le réel. D'autres formules en découlent. Nous pouvons dire : à Freud la visée de la vérité, à Lacan l'effort pour démontrer, au-delà de la vérité, le réel. La dit-mension de la vérité subjective est inéliminable

de la psychanalyse, ne serait-ce que parce qu'elle se confond au dernier terme avec le fantasme dont le sujet se sustente sans le savoir, et qu'il s'agit de lui faire au moins apercevoir. Mais la vérité est impuissante à rejoindre le réel. Or, la vérité mi-dite du sujet n'est qu'une des dimensions de l'expérience, celle que Freud a découverte dès l'origine, et qu'il a nommé "désir inconscient". La fixation de jouissance en est une autre. Freud ne l'a pas méconnue, mettant à jour, dans un second temps, la dimension de la répétition, mais il est vrai que par son recours à l'Œdipe mythique, il la fait dépendre de "l'historiette"⁴ qui dissimule les nécessités de la structure et entretient la méconnaissance.

Le champ lacanien, lorsqu'il l'introduit, Lacan le réfère moins au désir qu'à ce que pourrait être une éventuelle économie de la jouissance, et il précise aussitôt que nous ne sommes pas près d'y atteindre. Que serait-ce que cette économie, sinon une tentative d'élaborer quelque chose comme une science de ce qui règle les limites et les potentiels de jouissance. Une pseudoscience, évidemment, car celle qui n'est pas pseudo atteint à une universalisation qui squeeze les singularités, alors que la psychanalyse au contraire s'y dévoue, sans renoncer toutefois, du moins dans l'option lacanienne, à en approcher le réel. "Un autre réel", dit Lacan, autre que celui de la science et qui concerne la jouissance.

Le champ lacanien par Lacan

Lacan nous laisse-t-il quelque chose de ce champ lacanien dans ses élaborations postérieures à 1970 ? Peu, apparemment. Dans le séminaire *L'envers de la psychanalyse*, quelques considérations sur le riche qui achète tout mais qui ne paye pas ; sur les lathouzes, produites par la science comme nouveaux objets cause⁵, sur la voix démultipliée qui donne corps à la présence de la science. C'est peu, mais c'est déjà d'un autre tabac que les considérations actuelles sur les maux du siècle : manipulations génétiques, clonage, reproduction assistée, etc. "Radiophonie", ne recule pas devant une interprétation du capitalisme, qui n'est pas celle de Freud, et qui n'est pas sans quelque consonance avec les analyses de Max Weber. Elle fait de la participation patente des prolétaires à "la soif du manque à jouir" — belle expression, s'il en est — le ressort énergétique de toute la machine. "L'étourdit" par contre, n'est pas chiche en interprétations, aussi inattendues qu'originales, et parfois virulentes, j'ai déjà eu l'occasion de le dire. Lacan s'y paye le luxe de porter l'interprétation là où on ne l'attendrait pas, tellement le sujet s'y dissimule en fausse objectivité, jusqu'aux propositions universelles de la logique aristotélicienne et aux dits de *La*

⁴ Lacan applique ce terme à l'Œdipe dans ses conférences sur Joyce, de 1979.

⁵ Référence à mon article de 1991.

critique de la raison pure d'Emmanuel Kant, après ceux de la raison pratique, dont "Kant avec Sade" avait déjà donné le sens, le sens de jouissance. Il y a encore "La troisième", qui fait de tout individu un prolétaire.

Ce recensement, que je fais de mémoire, serait à compléter, à réétudier en détail et à développer. Il fait déjà apparaître quelques traits qui méritent d'être soulignés. Et d'abord que ce n'était pas si peu. Et aussi que les interprétations de Lacan ne visent pas ce que tous mettent en question, ce dont tout le monde se plaint, autrement dit, elles ne visent pas ce que le on de l'omnitude pense comme symptôme de son époque : au contraire, elles ciblent, ou bien ce qui va tellement de soi, ce qui paraît tellement évident que c'est aussi le plus impensé quant à son fondement de jouissance ; ou bien ce qui est si dissimulé, que nul ne l'apercevant, le silence y règne. A suivre cet exemple, nous pourrions, pour ce qui nous concerne, poser une première règle, salubre : éviter toute intersection entre le discours des médias et celui des psychanalystes. Si les premiers en parlent, n'en parlons pas. Ou alors, il faudrait que ce soit différemment, car l'interprétation c'est toujours de l'Autre, jamais du même.

A défaut d'appliquer cette règle, nous risquons bien de seulement alimenter la grande "clameur de l'humanité" soupirant après le bonheur que Lacan, dans sa « Lettre aux Italiens », opposait justement au désir de l'analyste. Entrer dans le chœur de la grande déploration du malaise dans la civilisation, c'est faire défaut à la visée du réel qui anime la psychanalyse. Je ne crois pas que Freud, à qui nous devons l'expression, soit tombé dans ce travers. Son interprétation est sans affinité avec la plainte : c'est une tentative de diagnostic sur les conditions de discours qui favorisent la névrose. Au contraire, je crains bien que les thèmes des méfaits de la science et des nouveaux symptômes supposés moins favorables à notre intervention, qui sont devenus de mode dans les dernières années de l'AMP, frôlent de trop près cette déploration pour ne pas nous inciter subrepticement à la partager, et donc, par voie de conséquence, à fermer les yeux sur les aises que le discours contemporain offre aussi aux sujets. Aises et malaise vont de pair, mais ce sont les premières, les aises, qui interprètent le second.

On voit l'opération Lacan quant à la civilisation : il y retrouve d'abord un ordre de langage (il n'y en a pas d'autre, d'ailleurs, d'ordre), c'est à quoi pourvoit la construction de la structure ; il interprète quelques-uns des bénéfiques de jouissance qui perpétuent cet ordre et des limites, qui au contraire le menacent ; il manifeste surtout, par l'entre-deux discours de son interprétation, évoqué plus haut, les solutions autres, de l'autre discours. Un seul exemple : que l'esthétique transcendantale de Kant relègue le réel dans l'au-delà inatteignable de la chose en soi, ne prend sens qu'à partir du réel autre de la psychanalyse qui, lui, se tient moins

tranquille et qui est si peu "noumène", qu'il nous mène plutôt par le bout du nez. Ainsi introduit-il, comme en chaque cas d'interprétation opérante, la perspective d'un choix possible, à l'horizon duquel il y a inévitablement la question du style de vie.

Qu'est-ce donc qui s'en promet ? Cette option, *Télévision* la désigne comme une possible "sortie" du discours capitaliste. Pas question, évidemment, que la psychanalyse mette à bas le capitalisme libéral ! Mais elle peut, par son discours, c'est-à-dire par l'efficacité de l'acte, cultiver la subversion d'un autre désir, lié à une autre économie de jouissance, accordée, d'un côté, aux impossibilités qu'engendre l'effet de langage (pas de rapport sexuel), de l'autre, aux contingences particulières (traumatisme) qui ont décidé des nécessités d'un sujet.

Aurais-je ainsi suffisamment fait sentir, que le champ lacanien, selon Lacan, en visant les économies de jouissance propres au discours majeur, est strictement solidaire de la sustentation du champ freudien qu'a relancé son enseignement, autrement dit du discours analytique lui-même d'où ces économies peuvent précisément apparaître dans leur contingence ? Mais qu'en est-il pour nous aujourd'hui ?

Programme

Il est un fait, c'est que les psychanalystes sont entrés dans le grand jeu de la société du spectacle (cher Debord !). Ils ont pris le pli de se prononcer sur l'état du monde en général, et une certaine maladie de l'interprétation sévit maintenant un peu partout sans que la psychanalyse y gagne, les voix des psychanalystes se multipliant au point de couvrir parfois celle de la psychanalyse. On sait qu'il suffit d'ouvrir son journal ou sa télévision pour y subir les élucubrations voire les facéties de tels lacaniens, je ne dis pas même sur l'amour ou le sexe, dont ils seraient censés savoir un bout, mais aussi bien sur la mode, la couche d'ozone, la mort de la princesse, les accidents de circulation, le pacs, et que sais-je encore ? Pas de champ lacanien en tout ça ! Parfois même, moins d'effet d'interprétation que ce racisme des discours, qu'évoquait Lacan, et qui se fait redresseur de mœurs ou donneur de leçons. Les remontrances au discours du maître moderne sont aujourd'hui monnaie courante, mais ce ne sont que les interprétations sauvages de la civilisation par des psychanalystes en mal d'audience : aussi inutiles et productrices de contre effets que toute autre interprétation sauvage. On voit ça tous les jours.

Je ne reproche d'ailleurs pas aux psychanalystes de vouloir, comme les autres, prendre l'air du temps, au contraire. Mais développer le champ lacanien, ce serait autre chose et, d'abord, soutenir l'hypothèse lacanienne, et relancer sa démonstration. Elle en a bien besoin. Il fut un temps où elle faisait des vagues, suscitant l'objection, voire l'indignation. Ce n'est plus

le cas aujourd'hui, plutôt l'a-t-on presque mise au rancart : ou bien elle est reléguée du côté des supposées coquetteries structuralistes des années 70, ou bien on la confond avec la religion de la parole, qu'elle n'est nullement et dont une certaine psychothérapie est trop heureuse de faire son slogan. Or, qu'est-ce que démontrer une hypothèse, sinon l'assurer par des faits, et éventuellement lui faire produire des faits nouveaux ? Sans entrer dans les arcanes de l'épistémologie des sciences, rappelons la simple remarque de Lacan, étayée en réalité sur un grand nombre de références implicites à cette discipline, et notant qu'une théorie ne peut se tenir pour irresponsable des faits qu'elle permet d'avérer.

L'hypothèse de Lacan appelait une clinique du langage passé dans le réel, sous toutes ses formes : clinique du sujet d'abord, de la jouissance sexuée ensuite, mais aussi et surtout des discours mêmes, des modalités de liens sociaux. C'est pourquoi, d'ailleurs, dès les années 80-85, j'avais choisi comme titre d'un cours : "Clinique des discours".

Il y a bien une clinique analytique lacanienne du sujet, elle est plus qu'ébauchée. La difficulté à son sujet, c'est qu'elle se heurte au problème de la transmission. Nous sommes loin encore de cette clinique où la structure serait lisible par tous, que Lacan tentait d'ébaucher dans *Télévision* à propos des faits de l'amour. Quant à la clinique des discours, elle reste à faire, pour l'essentiel. Prenons l'exemple de l'hystérie. Le cas est spécialement intéressant car clinique du sujet et clinique de ses liens sociaux s'y superposent de la façon la plus évidente. Les DSM successifs l'ont fait disparaître, cette hystérie, et nous protestons au nom de Lacan pour dire que les hystériques sont méconnues car leurs interlocuteurs changeant, elles se sont métamorphosées. Encore faudrait-il démontrer la pertinence de la thèse, hystériques contemporaines à l'appui, car, se contenter, comme on le fait généralement, d'un vague recours aux nouveaux symptômes d'époque (boulimie, anorexie, etc.) supposés plus résistants que les anciens, c'est déclarer forfait et admettre implicitement que le psychanalyste n'est plus l'interlocuteur de l'hystérie.

Mais une question se pose ici. Entre les discours, y a-t-il réciprocity d'éclairage ? Plus précisément : peut-on interpréter le discours analytique, lui-même ? Complicé, dès lors qu'il est le seul discours que l'on puisse dire, "interprétant". Il lui vient pourtant quelque chose des autres discours, c'est certain. N'est-ce pas, par exemple, du discours du maître et de sa visée de commandement que l'on aperçoit, comme Lacan a pu le dire une fois, qu'à certains égards, le savoir analytique est "un savoir qui n'en peut mais", et que plus généralement on l'interroge sur son efficacité ? De même, n'est-ce pas du discours hystérique qu'on le somme, comme Socrate le faisait déjà pour la maîtresse antique, de dire ce que vaut son savoir ? Dans le passage d'un discours à l'autre, un éclairage est toujours porté de l'un sur l'autre. Du côté du maître

considérant la psychanalyse, on peut la dénoncer, voire essayer de la faire rentrer dans l'ornière, celle, par exemple, des seules fins psychothérapeutiques. Le discours universitaire tentera plutôt de la mettre en somme, et donc en sommeil. Quant au discours hystérique, s'il suit sa vocation propre, il la poussera au pied du mur de démontrer ce qu'elle veut et ce que ça vaut. (Mais interpellé n'est quand même pas interpréter, quoique dans les deux cas il y ait de l'inter). Ainsi mis sur la sellette, l'analyste peut-il se contenter d'un dédaigneux haussement d'épaule ?

Jusque-là, je ne me suis pas référée au hors discours de la psychose. C'est pourtant un poste d'interprétation privilégié, si l'interprétation ne peut sourdre que d'un point qui ex-siste à l'arrimage *standard* d'un discours. C'est la même raison, d'ailleurs, qui rend cette structure clinique propice aux grandes vocations créatrices de la politique ou de l'art. *Le discours sur les sciences et les arts* qui a porté Jean-Jacques Rousseau à la célébrité, ne participe-t-il pas de l'interprétation — quoique mâtinée de cette vindicte dénonciatrice qu'il affectionnait à l'endroit des goûts de son temps ? Quant à Joyce, son exil ne sanctionne-t-il pas "l'enfer des enfers" que fut pour lui l'habitus national et familial de cette Irlande chrétienne à laquelle il s'est arraché ? On perçoit, avec ces exemples, à quel point l'écart d'une différence est nécessaire pour que l'interprétation soit possible. Mais on perçoit tout autant combien l'hétérité de l'interprétation peut aisément verser dans le rejet, combien elle peut lui emprunter quelque chose de sa violence. Et dès lors, on saisit aussi pourquoi l'on attend, à juste titre, du psychanalyste qu'il se garde de verser dans cette confusion vindicative.

Je me résume.

1/ Développer le champ lacanien consiste, je pense, à faire prévaloir l'hypothèse lacanienne dans la civilisation. (La multiplication des « lacaniens » est loin d'y suffire.).

2/ L'hypothèse lacanienne peut se résumer ainsi : le langage est un opérateur qui modifie et ordonne le réel, introduisant sa logique propre dans le champ de la jouissance vivante.

3/ Le champ lacanien a même extension que l'hypothèse. Or, elle s'applique au delà de ce que Lacan nommait, une fois, le « sujet de l'individuel ». Elle vaut aussi bien pour ce que l'on peut appeler, par analogie avec « les formations de l'inconscient » : les formations de la civilisation.

4/ La pratique du champ lacanien ne peut donc être rien d'autre que l'élaboration d'une clinique généralisée des « formations de jouissance » propres à chaque discours dans ses variantes historiques. La mise au point de cette clinique, qui comme toute clinique est

fonction de l'interprétation, ne peut venir que du discours autre, le discours analytique, s'il reste en acte.

Il faudrait :

1/ relancer l'hypothèse que l'indifférence a déjà commencé à rejeter dans l'oubli ;

2/ pour la relancer, l'assurer des traits qu'elle fait apparaître dans le champ inépuisable de l'Eros individuel ou collectif, dont la portée dépasse de loin celle des relations dites banalement érotiques, puisqu'il va jusqu'à inclure la logique la plus formelle.

Et 3/ répondre aussi à ce qui nous vient des autres discours quand ils nous interrogent sur nos fins, pour relever le gant d'affirmer une éthique autre, plutôt que de céder soit à la confusion œcuménique, soit à la superbe gratuite d'une certitude qui se dispense des preuves.